

LES AUTEURS ET LA CRITIQUE

par François MAURIAC

DANS cette mêlée confuse qui met aux prises une fois de plus les critiques et les auteurs (la suppression des répétitions générales n'en est qu'un épisode), rappelons aux combattants quelques principes qui sont presque des lapalissades, tant ils paraissent aller de soi : et d'abord que rien ne nous force de publier un roman ou de faire jouer une pièce, mais que nous ne saurions nous y résoudre sans reconnaître le droit à tout spectateur et à tout lecteur, qu'il soit ou non critique professionnel, et même s'il a lui aussi composé une œuvre d'imagination, de dire et d'écrire tout ce qu'il croit découvrir dans la nôtre. Publier, c'est provoquer le jugement de ceux dont nous sollicitons l'audience, sans en excepter les ignorants, les incompetents, les jaloux et les sots ; car comment séparer le bon grain de l'ivraie, et qui d'eux pourrait s'en faire juge ?

Une œuvre témoigne de sa force dans la mesure où, naissante, elle surmonte l'hostilité des gloires consacrées, l'attachement aux techniques anciennes, et où, vieillie, elle ne succombe pas sous les engouements et les dédains de la génération nouvelle. C'est une partie en deux « manches » dont la « belle » ne se jouera que lorsque nous ne serons plus de ce monde et que la mort aura fait de nous à jamais cet objet, cet « être-pour-autrui » dont parle Sartre. Ainsi n'aurons-nous à aucun moment l'assurance ici-bas d'avoir gagné ou perdu. Maurice de Guérin dut mourir, persuadé qu'il n'avait été qu'un jeune homme inconnu qui survivrait quelques années dans le cœur de l'inconsolable Eugénie. Il se fût moqué du prophète qui lui aurait prédit qu'un siècle après sa mort nous serions nombreux, dans le monde entier, à nous émouvoir du moindre mot de son Journal, de ses lettres : en revanche, Béranger, vieille idole nationale encensée par tout un peuple, admiré des plus grands et même des plus fins, eût refusé d'admettre qu'il ne resterait de lui que le souvenir d'un rimailler illisible et que l'énigme de sa gloire usurpée.

..

S'il faut donc désapprouver les auteurs qui regimbent contre leur naturelle vocation d'accusés, de prévenus, il est d'autres vérités qu'il importe de rappeler à leurs censeurs : la critique est aussi un genre que les plus beaux esprits ont illustré, soumis au jugement du public comme le sont tous les autres, et d'abord à celui des écrivains dont ils s'arrogent le droit de passer au crible les ouvrages ; un genre qui plus qu'aucun autre exige non seulement une compétence mais des vertus. De leur compétence, nous sommes mal placés, nous, les auteurs, pour en décider sans prévention. Mais sur les vertus de leur état, un écrivain de ma génération a quelques raisons de les connaître, parce qu'il les a vu pratiquer par deux amis qui m'étaient également chers :

Jacques Rivière et Charles Du Bos.

Une étude littéraire était pour eux une étude, à la lettre : ils ne parlaient d'aucun auteur qu'ils n'eussent vécu de son œuvre, qu'ils ne l'aient relue tout entière, d'affilée, que sa rencontre n'ait été pour eux une aventure personnelle. Claudel, Gide, Proust les ont d'abord « occupés » au sens où l'adversaire occupe une place. Ils en ont été possédés. Rien ne leur paraît négligeable, ni l'époque où chaque ouvrage a été composé, ni les rapports de l'un à l'autre, et ils situent chacun dans sa perspective. Un critique de cette race, qu'il se livre à l'auteur objet de son étude ou qu'au contraire il lui résiste (comme Du Bos à Gide) et réagisse contre l'enchantement subi, ce flux et ce reflux témoignent au même degré d'une compréhension qui est le fruit de l'amour.

On n'objectera que ces critiques étaient surtout des moralistes fort peu soucieux des problèmes qui retiennent nos cadets, lesquels jugent et condamnent selon une esthétique importée d'Amérique, ou d'après les données de la philosophie existentielle, ou en fonction de certaines recherches sur le langage, ou encore selon leur « engagement » politique. Le vrai est sans doute que beaucoup de critiques de notre génération écrasaient eux aussi, sous des considérations de cet ordre, les vieux romanciers, tous les Paul Bourget dont ils se détachaient ; mais comme ils nous louaient et nous admiraient, nous, les nouveaux venus, nous ne nous en rendions pas compte. Objets de leur ferveur, nous étions insensibles à l'injuste dédain qu'ils réservaient à nos aînés. Aucun critique ne cherche des querelles de technique à un auteur dont il subit le charme. Dès que le lecteur se reconnaît le droit de nous chicaner sur tel ou tel procédé et dénonce notre « manière », on serait presque tenté de dire : dès qu'il en prend conscience, c'est que le pouvoir magique à quoi se ramène notre art, et qui a joué pour toute une génération, commence de faiblir. Voilà une des tristesses du déclin : nous sommes de moins en moins souvent jugés par ceux dont nous parlions la langue secrète.

Mais enfin, il reste que nous sommes nous aussi des critiques, et non des moindres. Le jugement d'un créateur n'est jamais négligeable. André Gide est, à mon sens, et de loin, le meilleur critique de notre temps. Nous demeurons libres de porter un jugement sur l'époque littéraire actuelle qui correspond par bien des traits à l'époque pseudo-classique : il existe aujourd'hui un pseudo-surréalisme dont il serait aisé et fort divertissant de montrer les limites et les pontifs... Mais les vacances touchent à leur fin, et avec elles va expirer la permission que je me suis donnée à moi-même de sacrifier ici quelquefois la politique à la littérature.

François MAURIAC
de l'Académie française.

410